

Désarrois

Hugues Corriveau

Number 129, April 2011

Le nu

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/64567ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Corriveau, H. (2011). Désarrois. *Moebius*, (129), 117–120.

HUGUES CORRIVEAU

Désarrois

Les culottes courtes

Dans le coin de la pièce, sur la table recouverte de la nappe aux oiseaux de paradis, le gâteau d'anniversaire au glaçage bleu à fleurs vertes, incrusté dans la mélancolie. Tadéus ne sort pas de sa chambre malgré les supplications de sa mère, de ses trois sœurs, de ses quatre tantes, de ses cousines qui salivent sucré, et des quelques rares amis qui se sont déplacés pour l'événement.

Humilié par la « tenue de circonstance » qui repose sur le lit, qu'il se refuse toujours à passer, malgré ce qu'a exigé sa mère, l'implorant de bien se soumettre à sa volonté, sans quoi...

À douze ans, il comptait pouvoir enfin porter des pantalons. Mais encore une fois, voici des culottes courtes, plus courtes que d'habitude, lui semble-t-il, pour faire « vrai petit monsieur chic » qu'elle lui a répété, sa mère, pour honorer son grand-père qui, à son époque, ne portait que cela, des culottes courtes, jusqu'à un âge insensé, ce qui permettait des pincettes, pinçouilles, pinçouillettes dans le gras de la cuisse comme quand les enfants sont petits.

— Fais-moi plaisir, qu'elle lui dit, sa mère. Ton grand-père vient expressément pour toi.

Lui, Tadéus, il entend bien que le grand-père vient expressément pour ses cuisses nues, pour lui mettre, comme d'habitude, la main entre les jambes, pour lui dire que « tu es bien doux, mon lapin ! »

Il n'en peut plus des pinçures sur ses grandes cannes blanches, cagneuses, torsées, arquées, il ne sait plus, mais

n'en connaît que leur laideur, leur attrait vulgaire, leur provocation indécente. Le grand-père qui bave sur ses genoux en se penchant pour voir ce qu'il a entre « tes jolies jambes, mon mignon. » Le grand-père qui dit que « tu as de si jolies culottes. » Lui dit toujours, le grand-père, « plus facile à descendre. » Il rit : « moins longues. » Il dit : « plus long, là, plus long allons... »

La main, les cuisses, la peau qui s'étire, ses jambes nues, les regards de ses cousines, la sonnette qui annonce l'arrivée, son envie d'uriner, son désir d'en finir.

— Des culottes longues, maman, pour mes douze ans.

— Tu sais combien ton grand-père serait déçu ! Sois raisonnable.

Le bain d'Hortense

Assise sur la céramique froide, la tête appuyée sur la porcelaine du bain, elle laisse couler ses larmes. Manouchka lui a enlevé délicatement ses vêtements, un a un, avec une tendresse dans le creux des bras, dans le creux des jambes, avec la langue entre les orteils, avec les lèvres sur ses épaules.

Le téléphone a sonné l'alarme, a retenti, effréné, lançant des sons aigus partout dans la petite pièce aseptisée.

— Tu m'attends, toi, tu ne bouges pas.

Hortense a senti ses jambes se dérober, elle s'est laissée choir doucement, les bras repliés, la tête malade, une fatigue insoupçonnée dans ses muscles. Son corps a des spasmes et le froid partout n'engourdit pas la peur. Une lassitude prend le temps entre des étaux de voix lointaines, des mondanités modulées, des ha! des ho! La tête d'Hortense est pleine de muscles, de petites filles dans leur bain, de sang échappé par mégarde dans l'eau des bains, des doigts qui vont, qui frottent, qui lissent les peaux rugueuses, les endroits secrets.

Hortense attend, toute salie du jour, le soir encore jeune, sale de toutes les pensées qui viennent habiter les recoins de la pièce, qui dansent dans les comptines, qui n'ont plus de voix la nuit venue qu'un cri terrible dans le sang qui s'échappe, qui lui vient sans cesse avec des visions de langues et de salives.

Hortense se voit tout à coup assise près de la porcelaine lisse et se rend compte qu'elle attend, nue et froide, le retour de Manouchka qui n'en finit plus de finasser, qui tend des filets d'étoiles avec ses mots qui enchantent, qui font des farandoles autour de sa tête, le corps étendu dans l'eau, hypnotisée par la chaleur lente des murmures. Les soirs d'Hortense sont longs, comme tous les soirs à l'heure du bain, à l'heure des caresses qui écrivent sur la peau des requiem langoureux comme dans des églises vides livrées aux statues dévêtues.

Sous la douche

Après la piscine, quand il se retrouve tout nu avec les autres garçons, Hector a des sensations d'étrangeté et ne peut s'empêcher d'examiner l'attitude de ses camarades qui deviennent loquaces, dansent presque entre les bancs, devant les casiers.

Chacun, sans exception, une fois le maillot baissé, touche son sexe et l'étire, l'étire encore pour donner du volume, pour faire plus vrai, donner le change. Hector fait de même avec un sourire de connaisseur.

Autre curiosité: cette façon de montrer sans vergogne ses fesses ultra-blanches que, tout l'été, chacun s'empresse de cacher sous les maillots, par décence. Là, tout dévoiler crée une curieuse complicité des corps qui se frôlent, comme par inadvertance, innocemment, en apparence. Chacun y allant d'une approche calculée afin de toucher du doigt une fesse, même parfois un sexe égaré.

Sous l'eau, le troupeau s'ébroue, court de droite à gauche, certains utilisent leur serviette comme fouet, cherchant à atteindre l'entre-jambe. Jeux débiles, répétitifs, frustrants pour Hector qui n'ose rien faire que de regarder le match des mâles, ce tourbillon de muscles crus.

Puis il se détourne, ferme les yeux, met sa face sous le jet qui l'écarte du présent, lui rend la vie meilleure. Mais un silence curieux vient à travers le rideau d'eau, le sort de sa torpeur, met ses sens en éveil. On dirait qu'il est seul dans la salle de douches, au milieu des jets qui continuent à couler fortement. Il ne veut pas se retourner parce qu'il sait déjà, il sait qu'ils sont là, derrière lui, en train de se frotter le sexe, regardant ses fesses avec avidité. Il ne veut plus être là. Voudrait retrouver l'étale ennui des bains du samedi soir.